

LA GUERRE DE L'OPIMUM

JULIA LOVELL

—

LA GUERRE DE L'OPIUM
1839-1842

Traduit de l'anglais
par Stéphane ROQUES

BUCHET • CHASTEL

Ce livre a bénéficié de l'aide à la traduction du CNL.

Titre original : *The Opium War*
Picador, Londres, 2011
Copyright © 2011 by Julia Lovell

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2017.

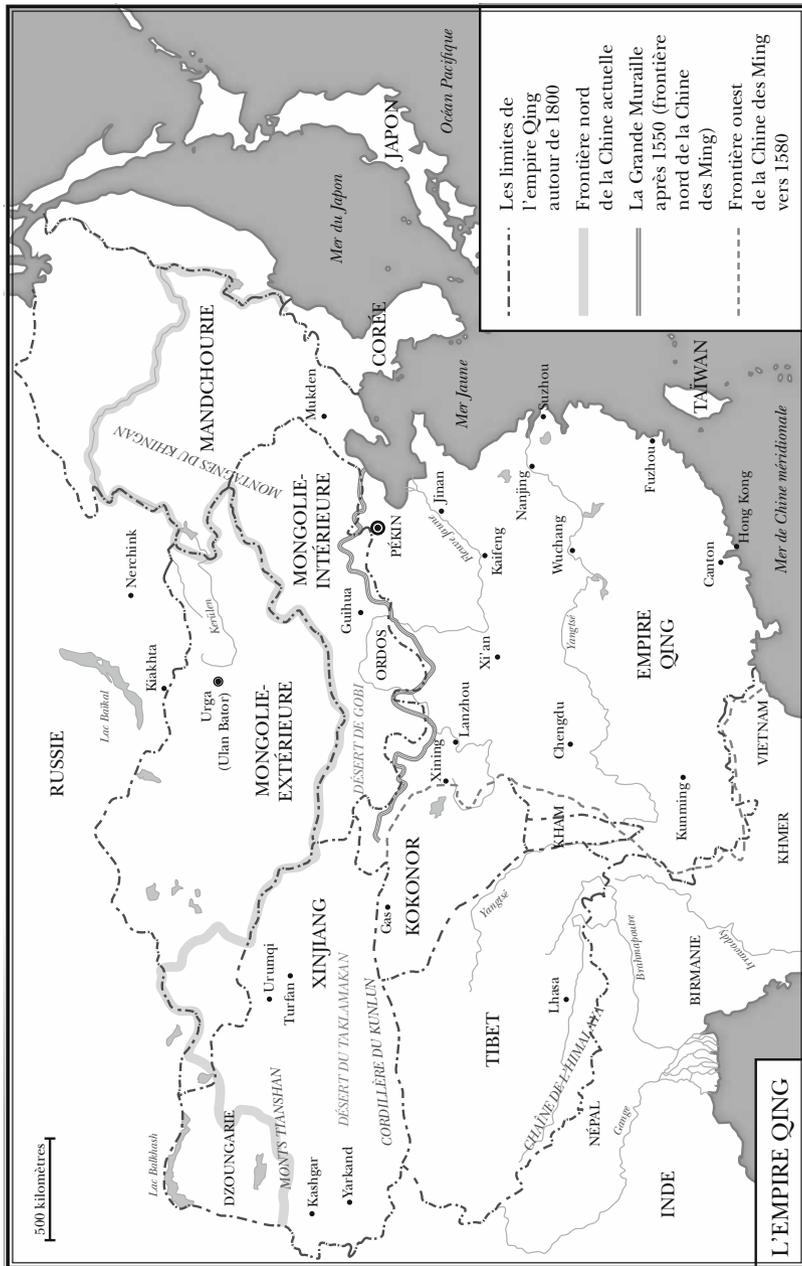
ISBN : 978-2-283-02819-3

À Rob

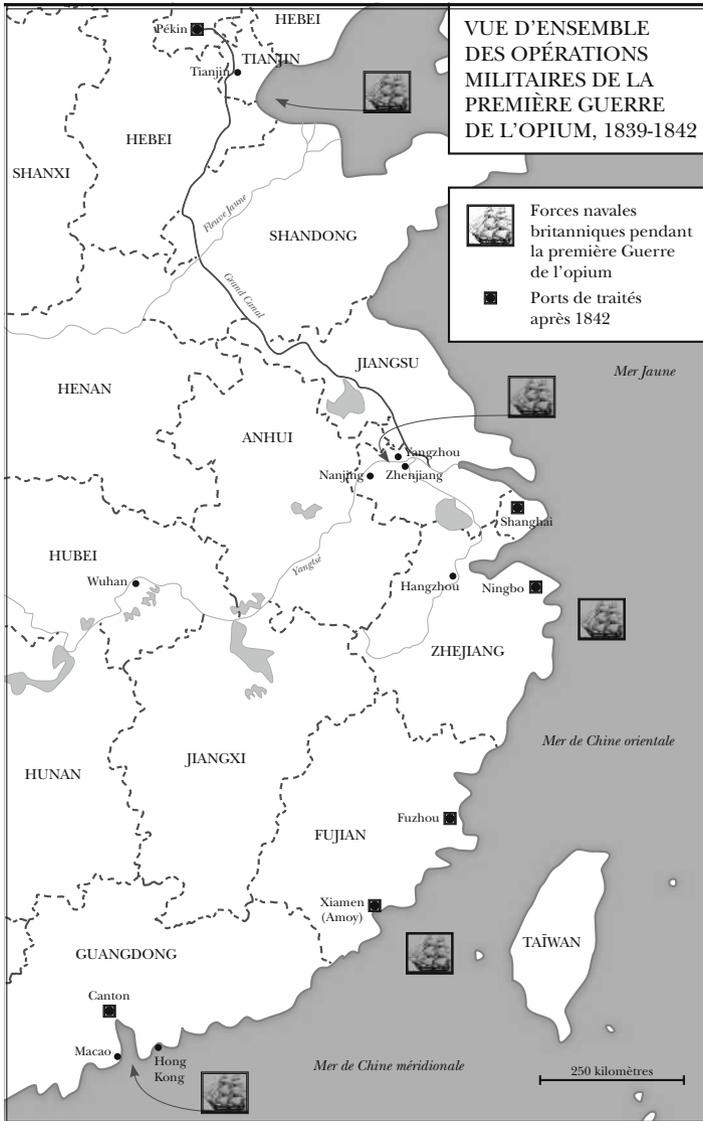
Note sur les noms chinois et leur romanisation

Dans les noms chinois, le patronyme est cité en premier, et le prénom en second. Par conséquent, dans le cas de Liang Qichao, Liang est le nom de famille et Qichao le prénom.

J'ai eu recours au système de romanisation pinyin, sauf pour certains noms plus connus en dehors de Chine sous une autre forme, comme Tchang Kai-chek (Jiang Jieshi en pinyin). D'autre part, j'ai parfois eu recours à l'orthographe du XIX^e siècle pour certains noms de lieux (Canton, par exemple, connue en Mandarin sous le nom de Guangzhou) afin de limiter les risques de confusion nés des nombreux noms cités dans le texte et dans les sources de première main, mais aussi parce que les historiens continuent d'appeler les règles du commerce européen avec la Chine avant 1839 le « système de Canton ».



L'EMPIRE QING



Préface

Le 8 novembre 2010, David Cameron, Premier ministre de Grande-Bretagne, s'est rendu en Chine à la tête d'une nombreuse délégation. Il était en effet accompagné de quatre de ses principaux ministres et d'une cinquantaine de hauts dirigeants d'entreprises qui espéraient tous signer avec la Chine des contrats de plusieurs millions de livres sterling (pour une vaste gamme de produits allant du whisky au jet, des porcs aux systèmes de régulation des égouts). Cette visite ne pouvait manquer de rappeler quelques incidents fâcheux à tous ceux qui connaissent l'histoire des relations sino-britanniques. Les deux premières missions britanniques, avides d'établir de juteuses relations commerciales avec la Chine (en 1793 et 1816), finirent dans le conflit et la colère quand les deux ambassadeurs – aussi fiers l'un que l'autre – eurent refusé de se prosterner devant l'empereur Qing. Ces échecs aboutirent indirectement à plusieurs dizaines d'années de guerres intermittentes entre les deux pays, la Grande-Bretagne renonçant à négocier et préférant recourir à la diplomatie de la canonnière pour ouvrir les marchés chinois à ses marchandises – au premier rang desquelles l'opium.

Malgré de joyeux clichés montrant David Cameron tout sourire visitant la Grande Muraille en compagnie d'écoliers, la visite de 2010 n'alla pas non plus sans quelques difficultés. Le 9 novembre, quand Cameron et sa suite vinrent assister à la cérémonie officielle destinée à les accueillir, dans la Grande Salle du Peuple de la place Tiananmen, on raconte qu'un officiel chinois leur demanda de faire disparaître le coquelicot célébrant le Jour du Souvenir qu'ils arboraient

à leur revers, en prétendant que ces fleurs constituaient un douloureux rappel de la Guerre de l'opium qui opposa la Grande-Bretagne et la Chine de 1839 à 1842.

Selon toute apparence, l'un des membres du comité d'accueil officiel avait dû consentir un effort assez considérable pour se juger offensé au nom de son milliard 300 millions de compatriotes (remarquons au passage que ces innocents coquelicots ne sont visiblement que des parents éloignés du gros pavot à opium). Une partie des réseaux Internet chinois – lesquels, depuis leur apparition voilà une quinzaine d'années, manifestent un nationalisme chatouilleux – s'enflammèrent. « À la tête du plus vaste empire dans l'histoire de l'humanité, rappelait un internaute, les Britanniques ont participé à, voire déclenché, quantité de guerres immorales, telles que les Guerres de l'opium, que nous autres Chinois ne connaissons que trop bien. » « À qui le Premier ministre anglais inflige-t-il ce camouflet, en décidant d'arborer son coquelicot avec une telle morgue ? s'interrogea un blogueur. Comment les Anglais envahirent-ils la Chine ? Avec l'opium. Comment les Anglais sont-ils devenus riches et puissants ? Grâce à l'opium. »

Parallèlement, en Grande-Bretagne, l'incident ne tarda pas à être porté au crédit des dirigeants : les inflexibles ministres avaient, dirent les reporters, refusé d'accéder à la requête des Chinois. « Nous leur avons fait savoir que les coquelicots signifiaient beaucoup pour nous, dit un membre de la délégation du Premier ministre, et que nous allions continuer à les porter quoi qu'il arrive. » (Au cours de ces dernières années, les activités du Jour du Souvenir ont suscité quelques controverses dérisoires, des feuilles d'extrême droite fustigeant les personnalités surprises sans coquelicot à la boutonnière. En novembre 2009, le même David Cameron, alors chef de l'opposition, et le Premier ministre Gordon Brown se servirent de cette commémoration pour lancer une opération de relation publique, multipliant les acrobaties afin de déposer chacun plus de couronnes que son rival en hommage aux morts de la Grande Guerre.) Dans certains secteurs de la presse britannique, on voulut voir dans l'incident

un écho de ceux de 1793 et de 1816, la petite Angleterre refusant encore une fois avec courage de s'incliner devant les exigences du géant chinois.

On remarquera toutefois que derrière ce battage médiatique, les réactions à l'incident furent plus nuancées. Notons d'abord qu'au-delà des manchettes vengeresses de la presse britannique (« David Cameron refuse de céder aux exigences chinoises. Il garde le coquelicot à la boutonnière »), il se révéla difficile d'établir qui au juste dans le gouvernement chinois avait élevé une quelconque objection. En dehors de quelques protestations scandalisées, comme dans les exemples ci-dessus, la toile et la presse chinoise n'eurent pas l'air de s'offusquer outre mesure, internautes et journalistes choisissant plutôt de discuter calmement de la signification symbolique de ce coquelicot britannique, allant jusqu'à regretter qu'il n'y eut pas de commémoration similaire en l'honneur des Chinois morts à la guerre. La réaction du grand public en Angleterre resta elle aussi modérée. Le courrier des lecteurs d'un journal d'ordinaire chauvin comme le *Daily Mail* laissa même paraître une capacité d'empathie teintée de quelques touches de culpabilité. « Ce n'est pas parce que [le port du coquelicot] est important en Grande-Bretagne qu'il revêt la même importance dans le monde entier. Je suis sûr que certains d'entre nous en Grande-Bretagne ignorent complètement l'importance de l'histoire chinoise en Chine – en particulier (...) la Guerre de l'opium. (...) Il ne faut pas s'étonner qu'ils soient un peu chatouilleux à ce propos. »

La controverse du coquelicot de David Cameron n'est que le plus récent exemple des antagonismes, des malentendus et des distorsions que la Guerre de l'opium a fait naître au long des 170 dernières années. Depuis l'éclatement de cette guerre, les hommes politiques, les militaires, les missionnaires, les auteurs et les trafiquants de drogue à l'intérieur et à l'extérieur de la Chine n'ont cessé de retracer et de réinterpréter le conflit dans le sens de leur propre intérêt. En Chine, il a fait l'objet d'une diabolisation publique en tant qu'il aurait constitué le premier acte emblématique de l'agression occidentale : il aurait marqué le début de la

lutte nationale contre un complot de l'étranger cherchant à humilier le pays, par la drogue et la violence. Tandis qu'en Grande-Bretagne et dans les pays comparables, le déroulement de la guerre transforma les perceptions de l'empire du Milieu qui prévalaient alors : la Chine devint, aux yeux des Occidentaux, un empire arrogant et fossilisé que la diplomatie de la canonnière avait utilement contraint à pénétrer dans le monde moderne. La réalité du conflit – enchevêtrement d'empereurs surmenés, de généraux menteurs et de collaborateurs pragmatiques – fut infiniment plus chaotique et plus intéressante. Le présent ouvrage est le récit de la guerre extraordinaire qui n'a cessé de hanter les relations sino-occidentales depuis près de deux siècles.

Introduction

En 1832, un Lord de la Chambre du roi, nommé William Napier, ayant perdu son siège de pair écossais, se mit en quête d'un emploi lucratif. En moins d'un an quelque chose se présenta : surintendant du commerce britannique en Chine – il s'agissait d'un poste nouveau (confortablement rémunéré de 6 000 livres sterling annuelles, niveau de rémunération d'un ambassadeur) créé en remplacement de l'ancien conseil d'administration de la Compagnie des Indes orientales, dont le monopole sur le commerce avec la Chine venait d'être aboli. Napier s'était aussitôt lancé dans une campagne pour obtenir ce poste, mais le Premier ministre, Lord Grey, le fit attendre en prétextant qu'il avait besoin de l'approbation du cabinet. Car sur le papier, la candidature de Napier n'était pas la plus évidente. Il possédait de multiples talents : il avait navigué, pratiquait l'élevage des moutons (ses publications sur le sujet faisaient autorité), la réparation de cornemuses, et jouait de la flûte. Mais désamorcer de délicates querelles diplomatiques avec l'un des plus vastes empires du monde doté d'une culture extraordinairement complexe ne comptait pas au nombre de ses compétences.

Cependant Grey n'était pas submergé de candidatures plus satisfaisantes. Le poste avait déjà été refusé par un pilier de la politique coloniale, futur gouverneur de l'Inde, Lord Auckland, qui avait qualifié Canton – ville méridionale de la province de Guangdong, dans laquelle les commerçants européens avaient été confinés depuis 1760 – de « lieu de résidence peut-être le plus déplaisant de toute la terre pour un Européen¹ ». Les relations de la Grande-Bretagne avec les suzerains qui régnaient alors sur la Chine, la dynastie mandchoue

des Qing, auraient dû aller de soi. La Grande-Bretagne voulait du thé et d'autres produits désirables comme la soie et la porcelaine ; les Qing ne demandaient qu'à en vendre. Les échanges étaient entièrement régulés. Le quatrième empereur de la dynastie, Qianlong, avait en 1760 donné le monopole du commerce avec l'étranger à une guilde de marchands cantonnais connue des Européens sous le nom de Co-hong (compagnie en cantonnais) : ventes et achats, taxes de transit, plaintes, tarifs douaniers – tout devait passer d'abord par le Co-hong, lequel avait la possibilité de transmettre les questions pendantes au fonctionnaire local chargé du commerce. Ce dernier pouvait à son tour faire suivre les affaires jusqu'au gouverneur de la province, et de là, en dernier ressort, elle pouvait atteindre l'empereur à Pékin. Plutôt que de se donner la peine de trouver logements et entrepôts dans la ville même de Canton, le gouvernement chinois décréta que les marchands européens devaient installer leurs pénates pour la durée de la saison commerciale (en gros de septembre à janvier) dans une série de « factoreries » que leur louerait le Co-hong. Situées délibérément hors des murs de dix mètres de haut qui ceignaient la ville de Canton, les factoreries offraient aux marchands cinq ou six hectares de logements et d'entrepôts dominant la rivière des Perles qui faisait le lien entre la ville et la mer. Les autres mois, les étrangers devaient se retirer à une centaine de kilomètres de là dans l'enclave de Macao louée par les Portugais, ou rentrer chez eux. Bref, une bureaucratie prudente veillait à ce que les Européens soient en tout temps tenus à bonne distance des autorités et de la population.

Mais si les relations entre le gouvernement chinois et les marchands étrangers étaient méfiantes, les véritables causes d'acrimonie n'étaient pas bureaucratiques – elles étaient économiques. À compter des années 1780, la Grande-Bretagne voyait augmenter sans cesse un grave déficit commercial : tandis que le gouvernement chinois ne demandait qu'à satisfaire le progrès de l'addiction au thé des Britanniques, il se montrait peu disposé à accepter autre chose que de l'argent en échange. Alors même que les profits de la Compagnie des

Indes orientales ne suffisaient plus à compenser le coût du gouvernement de l'Inde, les Britanniques amateurs de thé contribuaient à enfoncer dans le rouge les chiffres du commerce avec l'Asie. De 1780 à 1790, les profits combinés des échanges avec l'Inde et la Chine diminuèrent d'à peine deux millions de livres la dette de vingt-huit millions, reliquat de la conquête de l'Inde².

Au début des années 1820, les Britanniques crurent tenir la solution parfaite de leur difficulté : l'opium indien, pour lequel les consommateurs chinois manifestaient un goût qui n'avait cessé de croître pendant les deux décennies précédentes. Entre 1752 et 1800, ce fut un excédent net de 105 millions de dollars d'argent (à peu près 26,25 millions de livres) qui entra en Chine ; entre 1808 et 1856, 384 millions partirent dans la direction opposée, cette inversion massive de la balance commerciale étant selon toute apparence due au boom des importations d'opium. De 1800 à 1818, la moyenne annuelle du trafic se stabilisa autour de 4 000 caisses (chaque caisse contenant environ 65 kg d'opium) ; à compter de 1831, ce chiffre approchait les 20 000. Après 1833, quand les partisans du libre-échange eurent mis fin au monopole de la Compagnie des Indes orientales sur le commerce du thé, le marché fut inondé de commerçants privés avides de thé et de profits. L'opium – en quantités sans cesse croissantes – fut la monnaie d'échange. À la fin de la décennie, le volume des ventes avait de nouveau plus que doublé³.

La part de profit la plus importante tombait dans l'escarcelle du gouvernement britannique, dont les agents en Asie contrôlaient la production de l'opium du Bengale. La Compagnie des Indes orientales ne se salissait pas ouvertement les mains en important la drogue en Chine. Elle gérait directement et indirectement des plantations de pavots à opium sur des centaines de milliers d'hectares en Inde. Elle se chargeait de la transformation (épuisante récolte du latex par incision des capsules du pavot, passage de ce latex sur des plateaux de séchage, pressage en boules que l'on recouvrait d'une couche de tiges et de feuilles de pavot broyées et séchées). Pour finir,

la compagnie supervisait l'emballage de la drogue dans des caisses en bois de manguier, son expédition à Calcutta où elle était vendue aux enchères. À partir de là, la compagnie pouvait se laver les mains de ce qu'il en advenait, laissant des marchands privés cingler jusqu'à la côte chinoise où ils jetaient l'ancre aux abords de l'île de Lintin, à l'embouchure de la rivière des Perles. Des grossistes chinois s'empresaient alors d'acquérir à prix d'argent, auprès de bureaux de commerce privés à Canton, des certificats qu'ils échangeaient contre de l'opium ; quant à cet argent, il servait ensuite à acquérir du thé pour le marché anglais. Avant que ce thé ne disparaisse dans les tasses de Grande-Bretagne, le gouvernement en obtenait des taxes d'importation. Au long du XIX^e siècle, ces taxes étaient utilisées à très bon escient : elles finançaient une part substantielle des coûts de la Royal Navy, laquelle, cela va de soi, assurait le règne de l'empire britannique sur les flots.

À première vue, cet arrangement était aussi commode que l'échange argent contre thé qui avait prévalu auparavant. Une partie ayant quelque chose à vendre, et l'autre le désir de l'acheter. Mais des membres du gouvernement Qing s'inquiétaient, n'étant pas plus satisfaits de perdre ce métal précieux que ne l'avaient été les Britanniques quelques dizaines d'années plus tôt, et se faisaient du souci à propos de l'effet corrupteur qu'exerceraient l'instauration et l'épanouissement d'une culture de la drogue. Après une poignée de tentatives de répression pendant le XVIII^e siècle, la guerre de l'État Qing contre l'opium commença pour de bon dans les années 1830 et se poursuivit – par intermittence, sans grande conviction – au cours de la centaine d'années suivantes. Quant aux Britanniques, vendeurs d'opium à titre privé, ils n'étaient pas satisfaits non plus parce que l'Inde pouvait fournir autant d'opium que la Chine voudrait en importer et qu'ils voyaient d'un très mauvais œil la régulation des échanges exercés par les Qing, qui les contraignait à des pratiques de marché noir. Ils aspiraient à une image plus respectable, à établir des relations commerciales sur une base « aussi honorable qu'avantageuse », et désiraient accéder légalement au marché chinois, que ce soit par la légalisation

de l'opium ou par l'ouverture des ports à d'autres marchandises britanniques – et mieux encore, les deux –, raison pour laquelle ils entreprirent, au cours des années 1830, d'avancer impudemment leurs pions commerciaux de plus en plus au nord le long de la côte⁴.

Ces marchands étaient pour la plupart une bande d'écu-meurs cupides, pleins de moquerie pour l'empire qui les maintenait à l'extérieur de ses murs (ou du moins pour le fragment méridional peu représentatif qu'ils pouvaient en entrapercevoir à Canton). Ils réprouvaient son administration, qu'ils considéraient comme pleine de suffisance et souvent vénale ; sa détermination à les tenir prudemment, eux et leur commerce, à une distance respectueuse ; son grand âge, ses odeurs, son ignorance complète du christianisme et de la propreté du lieu d'aisances ; l'insultante habitude chinoise de dévisager les étrangers, l'arrogant refus chinois de regarder les étrangers dans les yeux, et ainsi de suite. Les Chinois, ainsi que les résumait James Matheson, pilier écossais de la communauté des trafiquants et co-fondateur avec William Jardine de la grande maison d'opium Jardine-Matheson, étaient « un peuple que caractérise son merveilleux degré d'imbécillité, d'avarice, de suffisance et d'obstination. (...) La politique de ces gens extraordinaires a consisté à s'envelopper, eux et tout ce qui leur appartient, d'un mystère impénétrable (...), de faire montre d'un esprit d'exclusion à grande échelle⁵. »

À l'irritation de Matheson et de ses collègues s'ajouta celle des missionnaires protestants. La *London Missionary Society* avait envoyé son premier représentant en Chine méridionale, Robert Morrison, en 1807. Peu de temps après son arrivée, on lui avait demandé s'il espérait avoir un impact spirituel sur le pays : « Non, avait-il répondu, mais je compte que Dieu en aura un⁶. » Trente ans plus tard, ses collègues et lui découvrirent qu'ils n'étaient pas en mesure de nommer ni d'énumérer plus d'une poignée de convertis. Malades, déprimés, coincés à l'orée du continent, les observateurs des missions exprimaient leur frustration pendant les années 1830 avec les accents du pur paternalisme impérialiste : « La Chine proclame encore à ce jour son orgueilleuse et

inatteignable suprématie et rejette avec dédain toute prétention de quelque autre nation que ce soit à être considérée comme son égale. Seul, le christianisme pourra efficacement détruire cette vanité méprisable. Là où d'autres moyens ont échoué, l'Évangile triomphera ; cela entraînera la fraternisation des Chinois avec le reste de l'humanité (...), les [liant] en sympathie avec d'autres portions de leur propre espèce, ajoutant ainsi aux triomphes qu'il a remportés⁷. » Les missionnaires devinrent les alliés naturels des trafiquants : parvenus sur la côte chinoise, ils abordaient parmi les marchands d'opium dans l'île de Lintin, leur servaient d'interprètes en échange de places à bord des bateaux remontant vers le nord, distribuaient leurs tracts de piété pendant que la drogue était déchargée ; et, dans le *Chinese Repository*, principale publication de langue anglaise à Canton, ils partageaient un forum pour répandre leurs opinions sur l'urgent besoin d'ouvrir la Chine par tous les moyens nécessaires. À compter des années 1830, marchands et missionnaires étaient également partisans de la violence. « Quand un adversaire soutient ses arguments par l'usage de la force physique, [les Chinois] peuvent se montrer humbles, gentils et même bons », faisait remarquer Karl Gützlaff, robuste missionnaire poméranien qui, pendant la Guerre de l'opium, allait prendre la tête de l'occupation militaire par les Britanniques de territoires de la Chine orientale, gérant des armées entières d'espions et de collaborateurs chinois⁸. La moindre provocation suffisait. En 1831, des commerçants avaient écrit au gouvernement en Inde pour demander qu'une flotte de navires de guerre vienne venger la démolition partielle par les autorités chinoises d'un petit jardin que les Britanniques avaient réquisitionné illégalement⁹. La nomination que sollicitait Napier devait lui permettre de superviser ce modus vivendi certes désordonné mais extrêmement profitable. Sa tâche serait d'assurer le maintien d'un commerce légal de thé financé par des importations illégales de drogue. Pour finir, après avoir demandé l'intervention du roi en sa faveur, Napier obtint à son profit la première nomination par la Grande-Bretagne d'un résident officiel en Chine. Le nouveau surintendant avait

une solution toute simple aux difficultés qu'il allait affronter : soumettre le pays à coups de canons. « L'empire de Chine est à moi, nota-t-il avec enthousiasme dans son journal. Quelle gloire ce serait d'organiser le blocus des côtes de l'empire céleste par une escadre (...), avec quelle facilité une canonnière susciterait une révolution qui leur ferait ouvrir leurs ports au commerce mondial ! Il me plairait d'être l'artisan d'un tel changement¹⁰. »

Grey prit soin de le recadrer en lui adressant à titre privé une lettre d'instructions : « Il ne faut rien entreprendre qui puisse choquer les préjugés [des Chinois] ni exciter leurs peurs... les moyens employés devraient être la persuasion et la conciliation, de préférence à tout ce qui pourrait donner le sentiment d'un langage hostile et menaçant¹¹. » Mais Napier fit la sourde oreille. Au cours de ces six mois passés en mer pour gagner la Chine, il était parvenu aux conclusions suivantes : premièrement, la clé de l'intérêt porté à la Chine par la Grande-Bretagne était le thé et, deuxièmement, « chaque acte de violence de notre part a abouti à un redressement immédiat de la situation et à d'autres résultats profitables¹². » La Grande-Bretagne « ne doit pas menacer d'avoir recours à la force, mais y avoir d'emblée recours », se répétait-il encore après avoir doublé Madère¹³. À un moment donné, résolu Napier tandis que son vaisseau traversait les mers tropicales, leur folie ne manquera pas « d'attirer sur leur tête les foudres de la Grande-Bretagne et il sera alors très facile d'obtenir tout ce que nous désirons qui nous restera acquis à jamais¹⁴. »

La peau brûlée par le soleil de la Chine méridionale, Napier parvint à Canton le 25 juillet 1834 à deux heures du matin ; à l'aube, l'Union Jack flottait haut sur la vieille factorerie de la Compagnie des Indes orientales. Il lui fallut moins de deux jours pour enfreindre six des règles gouvernant depuis longtemps le commerce anglo-chinois. Les plus graves de ces infractions étaient d'avoir pénétré dans Canton sans passeport, sans permis d'y installer sa résidence, et d'avoir tenté de communiquer par écrit directement avec les fonctionnaires – une manière d'affirmer son

statut d'égalité diplomatique avec eux – plutôt que par l'intermédiaire des marchands désignés par l'empire pour traiter avec les étrangers. Le mépris que Napier affectait pour les règles ne lui attirera pas la sympathie du gouverneur général responsable de Canton, Lu Kun, qui entreprit aussitôt de le remettre graduellement au pas, en lui ordonnant de se retirer à Macao et de ne pas en revenir sans permis. Irritée par tout ce tintouin diplomatique (l'obstination de Napier à remettre une lettre d'auto-accréditation directement au gouverneur général avait entraîné les subalternes anglais et chinois dans un face-à-face de trois heures aux portes de la ville sous le soleil de midi), l'administration chinoise se permit une petite espièglerie linguistique : dans les édits publics, le nom de Napier fut retranscrit à l'aide de caractères qui, comme l'interprète britannique le lui expliqua non sans embarras, signifiait apparemment « d'une vilénie laborieuse ». Napier répliqua en traitant le gouverneur général de « sauvage présomptueux », en faisant distribuer illégalement des libelles en langue chinoise énumérant les fautes du gouvernement local, et jura de châtier cette insulte à la couronne britannique : « Trois ou quatre frégates et bricks », s'empressa-t-il d'écrire à son ministre des Affaires étrangères, Lord Palmerston, « et quelques solides militaires britanniques (...) auront tôt fait de régler cette affaire. Une telle entreprise serait digne de la grandeur et de la puissance de l'Angleterre (...), exploit qui serait accompli avec une facilité jusqu'ici inconnue même pour la capture d'une misérable île antillaise¹⁵. »

Compte tenu de l'irascibilité qu'il manifestait à l'encontre des autorités chinoises, Napier se prit d'une tendresse surprenante pour le peuple chinois lui-même. « Je n'ai jamais rencontré plus de civilité, faisait-il remarquer après moins de trois semaines de séjour, ni si peu de disposition à se comporter de manière insultante ou grossière que je ne le constate sans cesse parmi ces gens industriels et durs au travail¹⁶. » Il acquit la conviction qu'ils attendaient de lui qu'il les libère de l'oppression des autorités chinoises. « [Il suffit de dire] à l'empereur – adoptez cette mesure sous peine de subir les conséquences de votre refus – et le tour est joué (...). Je ne

pense pas perdre une seule âme, et la justice est de notre côté (...). Les Chinois ne demandent qu'à commercer avec nous. » Du moment qu'on la tiendrait suffisamment informée des doléances britanniques, raisonnait-il, la population « pourrait considérer l'arrivée de cette force navale comme le moyen de son heureuse émancipation du régime d'oppression le plus arbitraire (...). Ce serait à coup sûr un acte de charité de prendre en main le sort de ces gens, et la tâche ne serait pas difficile¹⁷. »

À compter du 2 septembre 1834, l'arrogance de Napier conduisit Lu Kun à geler les échanges et à organiser le blocus de la factorerie britannique. En moins d'une semaine, cela provoqua un conflit armé. Après avoir sollicité de Lord Grey l'envoi d'un corps expéditionnaire britannique depuis l'Inde, Napier donna ordre aux deux frégates qu'il commandait (amarrées le long de la côte) de remonter la rivière vers Canton, s'attendant à causer chez son adversaire une frayeur qui le convaincrerait de se soumettre. Cependant les Chinois ne se laissèrent pas si facilement intimider. Les forts commandant l'embouchure de la rivière échangèrent des tirs avec les frégates, tuant au moins deux marins britanniques et en blessant quelques autres. Lu Kun donna en outre l'ordre de saborder plusieurs bateaux en arrière des frégates, lesquelles, leur tonnage trop important leur interdisant d'avancer, se retrouvèrent donc immobilisées, dès lors que leurs arrières étaient bloqués. Gravement affecté par la malaria, Napier fut alors contraint d'abandonner la factorerie britannique et Canton. Sur le chemin du retour jusqu'à la côte, les bureaucrates vindicatifs de l'administration cantonaise lui firent passer une semaine à l'ancre dans la rivière des Perles jusqu'à ce que le retour des frégates à l'océan eût été confirmé. Affaibli par ce séjour forcé à bord, Napier mourut des fièvres deux semaines plus tard à Macao. Nombre d'observateurs britanniques estimaient que ce dernier avait fait montre de précipitation et d'une violence stupide, les échanges devant s'établir par des moyens pacifiques plutôt que par la guerre. (Le représentant du Hampshire au Parlement, George Staunton, qui était

sinophone, jugea d'ailleurs que les Britanniques « d'un point de vue national, avaient mis absolument tous les torts de leur côté¹⁸ »..) Napier avait enfreint toutes les règles et ignoré la plupart des instructions officielles qu'il avait reçues. De plus, jusqu'à ce que Lu Kun menace de le faire décapiter pour avoir fait circuler des libelles séditieux contre le gouvernement des Qing, les autorités cantonaises ne lui avaient opposé qu'une résistance assez pacifique. (Napier lui-même avait écrit à Palmerston au sujet de la controverse autour de son absence de passeport : « Si un Chinois devait atterrir à Whitehall dans des circonstances similaires, votre Seigneurie ne lui permettrait pas de s'y attarder à loisir comme ils me l'ont permis à moi¹⁹. ») En dépit de tout cela, la Grande-Bretagne tenait désormais son premier prétexte sérieux d'un conflit ouvert avec la Chine, au cas où elle souhaiterait s'en servir : le représentant de l'empereur à Canton avait menacé la vie du représentant du roi à Canton. On avait attenté à la vie, à la liberté et à la propriété de sujets britanniques – c'était là un outrage dont les faucons de Grande-Bretagne exigeaient à présent qu'il soit vengé par le seul moyen possible : une réplique armée.

Malgré ses nombreux échecs diplomatiques et sa mort, la réussite de Napier fut donc brillante à deux égards : premièrement, parce qu'il rapprocha les relations anglo-chinoises de la possibilité d'un conflit armé, puisque le pragmatisme relativement pacifique qui y avait jusque-là présidé fut remplacé par la poursuite d'intérêts purement économiques et la défense grandiloquente de principes nationaux ; et, deuxièmement, parce qu'il transforma les tendances guerrières de la Grande-Bretagne en une obligation morale, un « acte de charité » au bénéfice des Chinois qui n'engendrerait que de l'amitié pour les canonnières britanniques. Certes, les partisans de la guerre ne gagneraient pas les décideurs britanniques à leur cause avant 1839, mais entre-temps, leurs dénonciations de l'insupportable arrogance chinoise ne cesseraient de travailler activement l'opinion publique en Grande-Bretagne. Bâti autour de la période de la Guerre de l'opium dans le but de justifier le recours à la violence contre la Chine (l'hostilité

chinoise, soutenait-on, nous a *contraints* à nous défendre), ce stéréotype de la xénophobie obtuse des Chinois allait hanter l'attitude des Occidentaux face à l'empire au long du XIX^e et du XX^e siècle²⁰. La Chine, écrivait le *Chinese Repository*²¹ dans les derniers jours de 1836, « est une nation qui se berce d'une grandeur solitaire et boudeuse et traite en inférieures toutes celles des autres nations qui lui sont de loin supérieures par leur civilisation, leurs ressources, leur courage, leurs arts et leurs armes. (...) Il est même à vrai dire étrange que le tissu entier de l'empire chinois ne se défasse pas de lui-même. »

Un seul « coup vigoureux porté au bon endroit par une puissance étrangère » et « l'empire vacillera sur sa base²² ».

En 1839, le gouvernement britannique résolut de porter ce coup lorsque celui des Qing refusa à des trafiquants britanniques des vivres, de l'eau et le droit de commercer tant qu'il n'aurait pas promis qu'il cesserait d'introduire de l'opium en Chine par bateaux entiers, et que le lobby des marchands de Canton fit pression sur le ministre des Affaires étrangères Palmerston pour qu'il intervienne. Le 18 octobre, Palmerston fit savoir à son représentant en Chine, le capitaine Charles Elliot, qu'une flotte atteindrait la Chine l'année suivante pour combattre les Qing. « Le monde entier doit se réjouir qu'une telle force soit arrivée ici », croassa le *Chinese Repository* à Canton, en assistant dans les derniers jours de juin 1840 au départ des vaisseaux de l'expédition, qui appareillaient pour leur première guerre avec la Chine²³.

*

En Chine aujourd'hui, la Guerre de l'opium est le traumatisme qui inaugure l'histoire moderne du pays. Livres d'histoire, documentaires télévisuels et musées répandent en chœur à propos du conflit une sagesse faite d'idées reçues qu'on pourrait décrire à peu près comme suit : au début du XIX^e siècle, des marchands britanniques sans scrupule commencèrent à gaver les consommateurs chinois d'énormes quantités d'opium indien. Quand le gouvernement chinois déclara la guerre à l'opium, afin d'écartier la catastrophe

morale, physique et financière dont l'empire était menacé du fait de cette addiction croissante à la drogue, les navires de guerre britanniques malmenèrent la Chine pour lui extorquer des dizaines de millions de dollars et la priver de son indépendance politique et économique. La diplomatie de la canonnière, l'opium et le premier « traité inégal » de 1842 (suivi par un second en 1860, conclu au terme de la « seconde Guerre de l'opium » entamée en 1856) mirent la Chine à genoux, elle qui avait probablement été la plus riche et la plus puissante civilisation du monde jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, faisant de sa population des esclaves de leur addiction, incapables de résister aux vagues suivantes de colonisateurs européens, américains et japonais²⁴.

Cette version de la Guerre de l'opium est à présent l'un des épisodes fondateurs du nationalisme chinois : le premier grand appel aux armes contre un Occident brutal et despotique ; mais il marque aussi le début d'un « siècle d'humiliation » de la Chine (raccourci pédagogique commode pour tout ce qui s'est produit en Chine entre 1842 et 1949) par l'impérialisme²⁵. Ce fut le début des luttes que mena la Chine pour se libérer d'un « semi-féodalisme semi-colonial » (ainsi que Mao lui-même résume un siècle d'expérience chinoise à partir de 1842), et se « lever » (toujours Mao) afin de devenir une puissante nation moderne – bataille qui se termine, naturellement, par le triomphe communiste de 1949. « L'histoire de la Chine moderne [depuis la Guerre de l'opium jusqu'à aujourd'hui], ainsi que la résume un manuel d'histoire de 2007 en usage dans l'un des établissements d'élite de l'enseignement supérieur, l'université de Pékin, est celle des luttes courageuses menées par les masses au grand cœur pour la survie nationale et l'accomplissement de l'admirable renaissance de la race chinoise. C'est l'histoire de toutes les nationalités du pays, entreprenant sous la conduite du parti communiste chinois une lutte grandiose et douloureuse afin de conquérir l'indépendance et la libération nationales par la révolution de 1949 ; c'est l'histoire d'une vieille Chine extrêmement faible et appauvrie se redressant peu à peu, grâce à la révolution socialiste, (...) pour se transformer en une nouvelle Chine

socialiste prospère, florissante et débordante de vie (...). Quels sont les buts de l'étude de notre histoire moderne ? (...) acquérir une compréhension profonde de la façon dont l'Histoire et le Peuple en sont venus à choisir le marxisme, à choisir le parti communiste chinois, à choisir le socialisme²⁶. »

Les dirigeants de la République populaire contemporaine fluctuant entre la confiance dans le miracle de son ascension et la méfiance à l'encontre des menées d'un Occident qu'ils soupçonnent d'être décidé à la freiner, la Guerre de l'opium se maintient au premier plan de la mémoire nationale. Plus encore depuis les années 1990, quand le parti communiste a commencé à recourir à une xénophobie nationaliste pour renforcer sa propre légitimité après la répression de Tiananmen, la Guerre de l'opium a repris du service dans les campagnes d'« éducation patriotique » qui se sont succédé par voie de monuments et dans les manuels, les journaux et les films²⁷. À la suite de la tourmente du soulèvement de Tiananmen en 1989, dont on rendit coupable « une libéralisation bourgeoise à l'occidentale », le 150^e anniversaire de la première Guerre de l'opium en 1990 fut un véritable cadeau de relations publiques pour le gouvernement, l'occasion de répandre dans les médias d'émouvants éditoriaux sur la « tragédie nationale » infligée par les canonnières de l'Occident²⁸. « Afin de protéger son malfaisant commerce de l'opium, ainsi que l'organe officiel du parti communiste, le *Quotidien du peuple*, le rappelait à ses lecteurs, le gouvernement britannique empoisonna le peuple chinois, vola d'énormes quantités d'argent et se lança ouvertement dans une agression impérialiste – dont le résultat fut de précipiter la Chine dans un abîme de souffrances. Ce fut, comme l'a indiqué le camarade Mao Tsé-toung, ce qui déclencha la résistance du peuple chinois contre l'impérialisme et ses chiens de garde. La Guerre de l'opium et les actes d'agression qui suivirent éveillèrent dans le peuple chinois un désir de développement et de survie qui fut à l'origine de ses luttes pour l'indépendance et la libération (...). Les faits nous disent indéniablement que le peuple chinois n'est parvenu à se dresser que sous la conduite du parti communiste

chinois (...). Seul le socialisme peut sauver et développer la Chine (...). Levons toujours plus haut le glorieux drapeau du patriotisme, commémorens le 150^e anniversaire de la Guerre de l'opium²⁹. »

Face aux tentatives de relecture des Guerres de l'opium remettant en cause l'orthodoxie, les dirigeants politiques au plus haut niveau ont apparemment les nerfs à fleur de peau. En 2006, le gouvernement a ordonné la fermeture du principal hebdomadaire libéral chinois, le *Bingdian* (point de congélation), parce qu'il avait publié l'article d'un professeur de philosophie, Yuan Weishi, mettant en cause la doctrine des manuels à propos (entre autres choses) de la seconde Guerre de l'opium, article qui « attaquait violemment le système socialiste [et] tentait de justifier les crimes des puissances impérialistes qui avaient envahi la Chine. Il déformait gravement les faits historiques ; contrevenait gravement à la discipline de la propagande dans les organes d'information ; causait un tort grave au sentiment national du peuple chinois (...) et exerçait une mauvaise influence sociale³⁰. » (S'il faut suggérer une analogie pour le public anglophone, qu'on imagine l'interdiction du magazine politique *Prospect* pour avoir publié un article révisionniste sur l'éviction des paysans écossais des Highlands au XVIII^e siècle, ou la famine en Irlande.) Vers le même moment, le gouvernement décida de remplacer les conférences soporifiques sur le marxisme-léninisme obligatoires dans toutes les premières années de faculté par des cours d'histoire de la Chine moderne – commençant, bien sûr, avec la Guerre de l'opium – afin de s'assurer que les futures élites chinoises posséderaient à leur sortie de l'université une compréhension convenable du passé et de ses relations avec le présent.

En réalité, au moment même où les combats se déroulaient, la plus grande partie de l'empire chinois – y compris nombre de ceux qui étaient censés diriger les opérations – avait un certain mal à se rendre compte qu'une quelconque Guerre de l'opium l'opposait aux Anglais. L'empereur ne se doutait pour ainsi dire pas qu'il était censé être en guerre

jusqu'à la fin de juillet 1840, presque un an après ce que les Britanniques considéraient comme le début des hostilités armées. Il ne sut pas trop pourquoi les canons anglais pilonnaient la côte orientale de son empire jusqu'à la deuxième semaine d'août de cette année, quand la flotte cingla jusqu'à Tiangin, le port le plus proche de Pékin, afin de remettre une lettre du ministre britannique des Affaires étrangères au « ministre de l'empereur ». Lorsque l'existence du conflit fut enfin officiellement reconnue, l'empereur et les siens répugnaient encore à l'honorer du nom de « guerre », préférant l'appeler « provocation de frontière » ou « querelle » (*bianxin*), fractionnée en une série d'escarmouches locales le long du périmètre maritime de la Chine. Au moment même où ils étaient en train de mettre en déroute, à l'aide des techniques militaires les plus récentes à l'époque, les armées chinoises mal entraînées et mal commandées, les Britanniques étaient considérés dans les documents de la Cour comme « des clowns », « des bandits », « des pirates », « des voleurs », « des rebelles » (voire à l'occasion « de scandaleux rebelles³¹ ») – responsables d'une insurrection momentanée contre un ordre mondial dont le centre était encore fermement tenu par l'État Qing³². Ce n'était aux yeux des dirigeants de la Chine qu'une mésaventure parmi d'autres, pas plus inquiétante que les soulèvements et les révoltes à l'intérieur et à l'extérieur des frontières que le gouvernement s'efforçait de réprimer au cours de la même période.

Pourtant, pendant le siècle et demi qui s'est écoulé depuis qu'elle a eu lieu, la Guerre de l'opium a été transformée d'une manière ou d'une autre pour devenir une suite de simples « provocations à la frontière », le début tragique de l'histoire moderne de la Chine et l'un des principaux arguments en faveur du parti unique dans la Chine communiste. Ce changement d'éclairage contemporain sur le conflit rappelle opportunément au peuple chinois la victimisation de son pays par l'Occident, en même temps que tout ce qu'on pouvait reprocher à « la vieille société » avant l'avènement du parti communiste qui se chargea de tout remettre sur les bons rails. Chaque fois que l'Ouest tente de critiquer la Chine, le plus

souvent pour la façon dont elle traite les droits de l'homme, ou pour l'absence d'indépendance de son système judiciaire et de sa presse, des voix chinoises – aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du gouvernement – répliquent en recourant à la Guerre de l'opium. En 2004, les commentaires d'un lecteur du *China Daily* (le journal en anglais du gouvernement) dénonçaient dans toute l'affaire une « tricherie de l'Ouest à une échelle encore jamais connue. (...) Le recours à cette drogue, l'opium, instaura l'étalon des erreurs de l'Ouest pour les 150 années qui suivirent (...). Quoi qu'il en soit, les fanatiques et les zélotes de l'Ouest n'ont jamais cessé leurs machinations contre la Chine et contre la richesse et la prospérité chinoise jusqu'à aujourd'hui (...). Si l'Ouest et la meute de ses chiens de garde espèrent aujourd'hui une quelconque indulgence de la Chine pour toutes les invasions et tous les pillages du passé, ils se fourrent le doigt dans l'œil³³. »

Si l'on essaie de dépasser l'orthodoxie historique chinoise qui prévaut actuellement, c'est toutefois une image très différente de la Chine et de son premier affrontement déclaré avec une puissance occidentale qu'on commence à entrevoir. La société chinoise du XIX^e siècle n'était pas instinctivement portée à refuser tout ce qui venait de l'étranger, elle était divisée, capable (comme la plupart des sociétés) d'un large éventail de réactions – incertitude, suspicion, condescendance, curiosité – face au monde extérieur. Le simple fait que la Chine du XX^e siècle en soit venue à attacher une telle importance à la Guerre de l'opium témoigne de l'ouverture du pays, plutôt que de son hostilité, envers l'Ouest. Pendant qu'elle se déroulait, les observateurs occidentaux jugeaient que cette guerre ferait date, tandis qu'aux yeux de nombre de ses observateurs chinois, elle apparaissait comme un élément subsidiaire des récits d'une plus grande ampleur consacrés aux troubles et aux désordres qui agitaient les autres frontières de l'empire. Cependant, en rebaptisant, depuis les années 1920, la Guerre de l'opium afin d'en faire le début de l'histoire de la Chine moderne, les cercles dirigeants chinois ont souscrit à une vue totalement occidentalocentrique du passé de leur pays qui considère la Chine d'avant la guerre comme

« une nation plongée dans un profond sommeil », attendant d'être réveillée par l'Ouest. Écrites au milieu du XIX^e siècle, de nombreuses descriptions de la Chine et de la guerre risquent de conduire leurs lecteurs à supposer raisonnablement que la Chine n'avait pas d'histoire du tout avant sa rencontre avec les canonnières britanniques. Un simple coup d'œil à une chronologie modérément détaillée de la Chine moderne montre à l'évidence que les causes internes de violence y excédaient de loin les causes externes : les rébellions rurales du XIX^e siècle, qui firent des millions de morts et de déplacés, ou les guerres civiles du XX^e siècle, avant et après 1949. Pourtant, alors que les médias et les éditions de la Chine contemporaine commémorent à grand bruit l'expédition britannique de 1839-1842, les catastrophes que le pays s'est infligées à lui-même pendant la période communiste – la famine résultant de l'action publique au début des années 1960, les persécutions politiques qui culminèrent dans l'extraordinaire violence de la Révolution culturelle, l'effusion de sang de 1989 – sont pour la plus grande part passées sous silence. Les médias d'État de la RPC ne ménagent pas leurs efforts pour convaincre lecteurs et téléspectateurs que l'histoire de la Chine moderne est celle des luttes héroïques du peuple chinois contre « l'impérialisme et ses chiens de garde » (en réalité, on pourrait probablement la raconter de manière aussi convaincante comme l'histoire de la collusion de la Chine avec « l'impérialisme et ses chiens de garde » ; la Chine possède une tradition de collaboration avec les étrangers à peu près aussi riche que celle de tous les pays qui ont eu à subir invasions et occupations de façon régulière). Mais la haine de soi et l'introspection, plutôt que la recherche de boucs émissaires étrangers, ont dominé les efforts de la Chine pour se moderniser. Les récits des témoins chinois de la première Guerre de l'opium font porter la responsabilité de la défaite de l'empire sur la désorganisation et la couardise de ses hauts fonctionnaires et de ses armées plutôt que sur une quelconque agression extérieure.

L'histoire compliquée des réactions chinoises à la Guerre de l'opium et à l'impérialisme en général ne diminue en rien

le racisme criant de l'attitude de nombreux Occidentaux des XIX^e et XX^e siècles vis-à-vis de la Chine, tel qu'il s'exprime dans les écrits et les actes des hommes politiques, des militaires et des commentateurs populaires. Tout en exposant le fait que les historiens ont simplifié l'impact de l'impérialisme sur la Chine, Paul Cohen écrit : « Cela ne peut faire l'objet du moindre doute. Tout le monde – ou, en tout cas, presque tout le monde, aujourd'hui, considère l'impérialisme comme mauvais³⁴. » Comme beaucoup l'ont démontré, la rencontre de la Chine avec l'impérialisme occidental a souvent été source de déformation et de déshumanisation³⁵. Et cette histoire n'atténue en aucune façon un fait essentiel et honteux à propos de ce conflit : le gouvernement britannique mena une guerre pour protéger un commerce de stupéfiants illégal mais profitable. Mais la Guerre de l'opium et ses suites n'en exposent pas moins le degré de fragmentation de ce pays que nous appelons la Chine : comment un acte d'agression extérieure apparemment indiscutable peut engendrer une grande diversité de réactions (indignation, admiration, haine de soi) et de manifestations de loyauté. Aujourd'hui, d'ailleurs, bien des Chinois ne perdent pas de temps à fulminer contre la diplomatie britannique de la canonnière quand les campagnes d'éducation patriotique de l'État cessent de les solliciter. Qu'on interroge un chauffeur de taxi de Pékin (une profession surmenée et sous-payée qui aurait tous les droits de se plaindre amèrement du monde entier) sur ce qu'il pense de la Grande-Bretagne, et l'on recueillera plus vraisemblablement un soupir d'admiration (pour le degré de modernisme et de développement de la Grande-Bretagne par rapport à la Chine) qu'une giclée de vitriol. Interrogé au sujet de la Guerre de l'opium, il vous dira souvent que le passé est le passé, et qu'il a tout juste le temps de réfléchir au moyen de joindre les deux bouts dans le présent (ou encore qu'il n'écoute jamais ce que raconte le gouvernement). Alors que les manuels d'histoire et les examens de l'enseignement secondaire s'efforcent encore d'endoctriner les jeunes esprits en présentant l'histoire moderne de la Chine comme celle d'un pays « victime », commençant toujours avec la Guerre de l'opium,

les discussions en classe autour de cette dernière s'écartent facilement de l'expression d'une quelconque colère contre l'Occident pour passer au dégoût qu'inspirent la corruption et la faiblesse militaire de la Chine du XIX^e siècle. Qu'on lance la conversation sur la Guerre de l'opium et l'on peut être assuré que tôt ou tard quelqu'un prononcera le dicton *luohou jiu yao aida* – expression d'un sentiment darwiniste social qu'on peut traduire par : « Quand on est retardataire, on est sûr d'être battu. » On entend par là que la Chine n'a eu que ce qu'elle méritait. Sous-jacente au récit plein de haine et de colère de la Guerre de l'opium et de ses suites qui est celui du nationalisme chinois, se trouve donc une histoire plus intrigante : celle d'une recherche incertaine qui se fait au prix d'une auto-critique douloureuse mais qui manifeste une grande ouverture d'esprit destinée à donner un sens aux nombreuses crises qui ont affecté le pays au cours des deux siècles derniers.

Le présent ouvrage commencera par la description des drames de la guerre elle-même – les nombreuses interactions de la Chine des Qing avec le monde au-delà de ses frontières ; les erreurs de calcul du lobby anti-opium de la Cour ; l'incompréhension mutuelle qui poussa les deux camps vers la guerre, l'hypocrisie opportuniste des Britanniques, le terrible bain de sang qui résulta de l'énorme supériorité de la Grande-Bretagne et de l'absence complète de réalisme militaire de la Chine. Puis il parcourra les 170 années qui ont suivi en relevant les éléments de la construction du mythe de la Guerre de l'opium, tant en Chine qu'en Occident, passant par l'exacerbation progressive du sentiment de *guochi* (humiliation nationale) en Chine par la faute de l'impérialisme (la seconde Guerre de l'opium de 1856-1860, la guerre sino-japonaise de 1894-1895, la révolte des Boxers et l'expédition alliée contre la Chine en 1900, l'invasion japonaise des années 1930) et aboutissant aux efforts intéressés du parti communiste pour détourner à son profit la mémoire historique³⁶. À ce vaste récit, s'entremêleront les histoires bizarres et contradictoires des opposants à l'opium : l'hystérie prohibitionniste des missionnaires occidentaux ; les médecins

qui tentèrent de désintoxiquer les fumeurs à l'aide d'arsenic, d'héroïne et de cocaïne ; le puritanisme anti-stupéfiant des deux grands dictateurs chinois du xx^e siècle, Tchang Kaï-chek et Mao Tsé-toung – l'un et l'autre ennemis jurés de l'opium en public, financés l'un et l'autre par les profits du trafic de drogue.

Je terminerai par la tournée des faiseurs d'opinion de la Chine contemporaine (hommes politiques, journalistes, enseignants, blogueurs) et des sites publics consacrés à l'histoire (expositions, musées, mémoriaux) afin de réfléchir aux paradoxes du nationalisme chinois d'aujourd'hui. Pourquoi, alors que la Chine est plus ouverte aux forces globales (et qu'elle en dépend plus) qu'à aucun autre moment de son histoire, le gouvernement a-t-il choisi de mobiliser un nationalisme alimenté par le ressentiment des crimes historiques de l'Ouest contre la Chine ? Pourquoi, au moment où la Chine est censée être en passe d'accéder au statut de superpuissance, rappelle-t-on avec une telle régularité à sa population le souvenir pitoyable d'une « humiliation » historique ? Dans quelle mesure le parti communiste maîtrise-t-il le nationalisme xénophobe qu'il a inculqué à sa population ? Derrière l'écran des légendes nationaliste et impérialiste, la Guerre de l'opium et ses survivances mettent en lumière les luttes et les dilemmes qui ont entravé la recherche d'une Chine moderne. Et montrent comment les erreurs de perception de l'Occident et ses mauvaises actions ont nourri les mythes nationaux de la Chine, et comment ces mythes eux-mêmes sont réapparus pour façonner les interactions de la Chine avec l'Occident.

Avant de poursuivre, j'aimerais ajouter une brève note sur la période que couvre mon livre. Beaucoup d'histoires de la Chine tendent à réunir la première et la seconde Guerre de l'opium, voulant n'y voir qu'un continuum unique d'agression occidentale. La seconde Guerre de l'opium est, à n'en pas douter, un conflit aussi intéressant que la première : tant pour son symbolisme politique que pour ses ironies historiques et sa confusion entre violence intérieure et internationale. Mais il existe deux raisons pour lesquelles mon livre se concentre

plus autour des détails historiques de la première Guerre de l'opium. L'une est intellectuelle. Étant donné son importance dans l'historiographie chinoise – considérée qu'elle est comme le début du « siècle d'humiliations » –, je souhaitais tout particulièrement explorer ses réalités et la façon dont les distorsions du sens de cette guerre ont façonné un siècle et demi du passé de la Chine. Mon traitement de la seconde Guerre de l'opium la fait entrer ici parmi les conséquences de la première, montrant comment les illusions que le premier conflit répandit au sujet de la Chine engendrèrent de nouvelles spirales de violences, de préjugés et de culpabilité. La deuxième raison est d'ordre pratique. Pendant que j'écrivais, il n'existait (à ma connaissance) aucun ouvrage en anglais qui rende compte de la première Guerre de l'opium en se servant à la fois des récits anglophones et de la vaste collection de sources chinoises compilées et publiées pendant les années 1990. En commençant à écrire, je me suis rendu compte que la richesse de ce matériel et des questions historiques qu'il suggérait (concernant les relations sino-occidentales, les tensions entre Chinois et Mandchous, le fonctionnement et le non-fonctionnement de la dynastie Qing) était plus que suffisante pour faire l'objet d'un livre entier. Bien que des historiens comme John Wong et James Hevia aient publié de brillants récits de certains des aspects les plus importants de la seconde Guerre de l'opium (sa légalité, son symbolisme, son contexte économique et politique), les lecteurs anglophones ne disposent toujours pas d'un récit historique classique de ce dernier conflit qui combine et compare l'ensemble des sources occidentales et chinoises. Malheureusement, pour des raisons d'espace, je ne pouvais incorporer une telle étude au présent livre. J'espère beaucoup, toutefois, que les événements de 1856 à 1860 bénéficieront un jour du traitement multilatéral définitif qu'ils méritent.

L'opium et la Chine

Une photographie de fumeurs d'opium chinois prise vers la fin de l'empire est un cliché typique : deux hommes sont vautrés côte à côte sur un divan, enveloppés de longues robes de soie matelassées à motifs jacquard. L'un d'eux entoure du bras une jeune femme, qui est elle-même à demi couchée sur lui (et semble vaguement mal à l'aise – peut-être du fait des attentions du fumeur, peut-être à cause de l'appareil photo). La nuque appuyée contre le dossier, les deux hommes regardent fixement l'appareil devant eux : les yeux mi-clos, la bouche sans expression. (On note la présence assez inexplicable d'un petit chien qu'un des fumeurs tient niché contre lui.) Même de nos jours, alors que les opiacés de synthèse font paraître l'opium assez anodin, et plusieurs dizaines d'années après que Brassai a photographié l'avant-garde parisienne qui transforma l'image de cette drogue en en faisant celle d'une bohème élégante, ce cliché continue de nous troubler ; plus, par exemple, qu'une photo comparable montrant deux ivrognes de type européen, malgré le fait que nos deux fumeurs sont manifestement des gens aisés, qui ne semblent pas s'adonner à de graves débordements. Peut-être qu'à nos yeux modernes il y a quelque chose de particulièrement décadent à se coucher pour consommer sa substance préférée, quelque chose de dégradant dans la position elle-même. Le regard tranquille que les fumeurs dirigent vers nous, avec des yeux (que nous imaginons) voilés par l'opium, semble nous défier : « C'est de propos délibéré et le cœur léger que nous avons choisi de rechercher l'oubli dans la fumée. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? »

Si progressiste que soit notre position politique, nous avons vraisemblablement absorbé un mélange des préjugés moraux et scientifiques contre l'opium qui ont commencé à s'accumuler en Occident (et en Chine) voilà un peu plus d'une centaine d'années : préjugés qui l'ont réinventé sous l'aspect d'un vice sinistre réservé à des dégénérés sociaux et à des maîtres scélérats. Pourtant, au-delà de l'opprobre qui s'attache à présent au fait de fumer l'opium, existe un phénomène social plus complexe : un phénomène qui fit l'objet d'un vaste débat au long du XIX^e siècle, avant que les missionnaires et l'opinion médicale des Occidentaux, puis l'État chinois, décident de condamner l'addiction de la Chine à l'opium comme malsaine et déviante – maladie nationale de la volonté qu'on retrouve à la base de tous les problèmes du pays.

L'opium a subi d'extraordinaires métamorphoses dans les deux pays qui se firent la guerre en son nom au début des années 1840. En Grande-Bretagne et en Chine, il fit ses débuts comme une drogue étrangère (respectivement turque et indienne), qui fut importée et pour ainsi dire naturalisée au cours du XIX^e siècle, puis – à la fin de ce même siècle – fermement renvoyé d'où il venait en tant que poison étranger. Pendant la majeure partie du siècle, tant dans l'opinion populaire que parmi les experts médicaux, on ne trouva jamais de point d'accord concernant l'opium, au-delà du fait qu'il soulage la douleur. Était-il plus ou moins néfaste que l'alcool ? Abrutissait-il ses consommateurs ? Noircissait-il les poumons qui s'emplissaient alors d'un grouillement d'asticots intoxiqués à l'opium ? Personne n'était sûr de rien. « Le désastre s'est étendu partout à mesure que le poison déferlait dans l'intérieur du pays. (...) Ceux qui sont tombés dans cette obsession se condamnent à se détruire totalement », note sombrement un fumeur vers la fin de la dynastie Qing, Zhang Changjia, avant de faire remarquer quelques pages plus loin : « En vérité, le monde ne peut pas se passer de l'opium¹. »

L'image devenue cliché de la consommation d'opium est celle de la prostration et de la narcolepsie ; aux yeux de beaucoup (au nombre desquels Thomas De Quincey, qui

parcourait les rues de Londres la nuit en se soutenant avec du laudanum), c'était un stimulant. La masse des coolies chinois restaurait ses forces pour des travaux éreintants pendant la pause de midi qu'ils consacraient à prendre l'opium. Un religieux observait à la fin du XIX^e siècle que les membres de tels groupes « vivent littéralement sur l'opium ; il leur tient lieu de viande et de boisson². » Les choses n'étaient guère différentes dans les plaines marécageuses d'Angleterre à l'époque victorienne : « L'homme qui se prépare à attaquer une tâche ardue commence par prendre sa pilule [d'opium], écrivait un observateur au milieu du siècle, et nombreux sont ceux qui ne boivent jamais leur bière sans y avoir ajouté un petit morceau d'opium³. » Pour ajouter encore à la confusion concernant les effets de l'opium, les chefs militaires britanniques en Chine entre 1840 et 1842 notèrent que les soldats Qing se préparaient souvent à la bataille en se bourrant de cette drogue. Elle en calmait certains, en excitait d'autres pour le combat qui les attendait ; sur d'autres encore, elle exerçait un effet soporifique.

Aujourd'hui encore, après plus d'un siècle de médecine moderne, beaucoup de choses nous demeurent inconnues concernant l'influence de l'opium sur l'organisme humain. Qu'elle soit mangée, bue ou fumée, la drogue produit essentiellement les mêmes effets : son ingrédient magique est la morphine, alcaloïde soluble dans les lipides qui passe dans le sang et, en quelques secondes ou quelques minutes (selon la force de la préparation, la voie d'administration et la réceptivité de chaque individu), appuie pour ainsi dire sur des boutons – les récepteurs opioïdes – dans nos cellules. Une fois activé, l'un de ces boutons – le récepteur *mu* – diminue la quantité de transmetteurs chimiques provenant des terminaisons nerveuses responsables de la sensation de douleur. L'analgésie résultant de la prise de morphine et de ses nombreux analogues tels que la diamorphine (héroïne) peut sembler presque miraculeuse, soulageant en quelques minutes les pires douleurs. Une fois dans la circulation sanguine, elle atteint les intestins dont elle ralentit le mouvement, soulageant la diarrhée et la dysenterie. Elle calme la

toux en désactivant les centres cérébraux responsables de son déclenchement. Le plus célèbre, peut-être, de ses effets, est d'encourager la sécrétion de dopamine, l'hormone qui gouverne le principe de plaisir du cerveau. En termes plus simples, l'opium nous rend euphoriques.

Comme toutes les drogues, l'opium a des effets secondaires indésirables. Un de ces inconvénients est son aptitude à donner des nausées (réaction qu'on note chez 40 % des patients après administration de morphine⁴). Pris pour soulager la douleur plutôt que la diarrhée, il risque de causer de graves constipations. Son principal défaut immédiat est de ralentir, voire de mettre en sommeil, les centres cérébraux commandant la respiration. Pris en excès, l'opium peut tuer en induisant une déficience respiratoire mortelle. En raison de la discrétion silencieuse avec laquelle les victimes d'une surdose prennent en général congé de la vie, l'opium est depuis longtemps l'ami des candidats au suicide présentant une faiblesse cardiaque et l'allié des assassins. De plus, si la dopamine intensifie les sensations de contentement, elle peut aussi amplifier d'autres sentiments moins agréables. En encourageant et en accroissant des perceptions de peur et de menace, elle est un agent de la paranoïa, du soupçon et de la schizophrénie – d'où les visions de De Quincey. Le dernier défaut de l'opium réside en ce qu'il induit un profond désir de recommencer l'ensemble du processus (comme nombre de réactions engendrées par la dopamine, gouvernées qu'elles sont par le sentiment qu'elle engendre un plaisir gratifiant). En dehors d'une stimulation externe par une substance telle que l'opium, les récepteurs opioïdes et ceux de la dopamine existent silencieusement en nous dans un équilibre qui passe inaperçu. Mais une fois un récepteur activé, il risque d'entamer la sensibilité et de rompre l'équilibre, exigeant la fourniture régulière et peut-être croissante du stimulant originel. Si l'équilibre chimique et neural du corps en est venu à dépendre d'une médication externe, le sevrage soudain amènera en réaction des symptômes désagréables, et à vrai dire dangereux : tremblements, épuisement, fièvre, chair de poule, nausées, diarrhée

et insomnies – le tout ne pouvant être soulagé que par une nouvelle prise de drogue.

Les différents aspects historiques que l'opium a revêtus au long du siècle et demi d'histoire de la Chine qui vient de s'écouler ont été presque aussi divers que ses effets chimiques. Pour les Européens (qui en commencèrent le commerce vers le début du xvii^e siècle), il offrait d'abord un accès aux marchés chinois (« Les transactions semblaient participer de la nature de cette drogue, note dans ses souvenirs un trafiquant qui avait pris sa retraite, elles fournissaient un état d'esprit apaisant avec une commission de 3 % sur les ventes, 1 % sur les retours, et jamais de mauvais payeurs ! »), ainsi qu'une justification d'ordre éthique d'avoir à sauver la Chine de ses mauvaises tendances à l'addiction. « Les Chinois sont tous tant qu'ils sont plus ou moins faibles moralement, expliquait un missionnaire britannique d'après 1842, comme on peut s'y attendre de toutes les nations païennes ; mais dans le cas des fumeurs d'opium, c'est encore pire⁵. » Autour de 1870 et par la suite, la réprobation occidentale de l'opiomanie chinoise s'ajouta à d'autres préjugés plus anciens pour créer le « péril jaune ». L'amour que les Chinois non chrétiens vouaient à l'opium détruisait en eux, selon ce raisonnement, toute possibilité de réaction humaine normale : c'était « une forme de manie », un « puissant nécromancien », qui ne faisait qu'ajouter à leur insondable amoralité, armée de xénophobes rendus fous par la drogue, échafaudant des projets de vengeance contre l'Occident⁶.

À de nombreux Chinois, l'opium apportait des bénéfices (en même temps que les dangers de l'addiction) : profit, soulagement d'affections mineures ou chroniques, bien-être engendré par le narcotique, voire plaisir d'ordre esthétique. Et même sa métamorphose, à la fin du siècle, en un poison étranger imposé à la Chine par des impérialistes retors, fut bientôt remise en question. L'indignation contre l'Occident céda facilement au dégoût de soi : certes, les Britanniques nous ont apporté l'opium, tel était le sous-texte de la panique morale des nationalistes, mais c'est bien à nous qu'incombe la responsabilité de nous être laissé intoxiquer. En 1839, à

la veille de l'incident qui allait déclencher une guerre avec la Grande-Bretagne, les Chinois qui faisaient campagne contre l'opium – et parmi eux l'inflexible Lin Zexu – n'hésitaient pas à le condamner comme un fléau « pire que les inondations et les bêtes féroces » ; comme une « drogue destructrice de la vie qui menace de rabaisser le peuple chinois tout entier au niveau des reptiles, des chiens et des porcs⁷ ». Si seulement les choses avaient été aussi simples.

L'opium a commencé sa vie dans l'empire chinois comme produit d'importation de « régions occidentales » vaguement identifiées (Grèce et Rome antique, Turquie, Syrie, Irak, Perse et Afghanistan) ; la première référence chinoise (dans un manuel médical) remonte à la première moitié du VIII^e siècle. Mangé ou bu, préparé de nombreuses manières différentes (moulu, bouilli, mêlé de miel, infusé, mélangé à du gingembre, du ginseng, de la réglisse, du vinaigre, des prunes noires, de la farine de riz, à des champignons chenille – *Ophiocordyceps sinensis*), il était utilisé dans toutes sortes de traitements (diarrhée et dysenterie, arthrite, diabète, malaria, toux chronique, faiblesse de constitution). Dès le XI^e siècle, on reconnut qu'outre ses vertus curatives, sa consommation pouvait être source de plaisir. « Il fait du bien à la bouche et à la gorge, notait un consommateur satisfait. Il me suffit de boire une tasse de graines de pavot en décoction, et je me mets à rire, je suis heureux⁸. » « Il a l'aspect de la myrrhe », lit-on dans une description élaborée par un chroniqueur de la Cour impériale quelque 400 ans plus tard. Il est jaune foncé, mou et collant comme de la glu. Son goût est amer, il produit une chaleur excessive et empoisonnée (...). Il renforce l'art des alchimistes, de la pratique sexuelle et des courtisanes (...). Son prix est égal à celui de l'or⁹. » L'opium était censé aider à maîtriser l'éjaculation, ce qui permettait, ainsi que le soutenait la théorie sexologique, au sperme de se retirer pour aller nourrir le cerveau masculin. Les aphrodisiaques enrichis à l'opium connurent un boom industriel dans la Chine des Ming (1368-1644) – contribuant peut-être au taux de mortalité élevé des empereurs de la dynastie (sur

un total de seize souverains Ming, onze ne dépassèrent pas leur quarantième année). En 1958, dans l'effort final pour éradiquer cette drogue en Chine, le nouveau gouvernement communiste fit excaver la tombe de Wanli, empereur hypochondriaque (mais qui vécut fort longtemps) de la dernière période des Ming ; et l'on découvrit que ses os étaient saturés de morphine. D'entrepreneurs cuisiniers de la période Ming essayèrent même de le faire sauter au wok, réduisant les graines de pavot à l'état de pâte comme substitut du tofu. L'opium était l'un des principaux ingrédients d'un remède universel de la dynastie Ming, la « grande panacée dorée » (contre les rages de dents, le pied d'athlète et les excès d'activité sexuelle), dans laquelle la drogue était combinée avec (entre autres choses) du bézoard, de la nacre, du camphre de Bornéo, du musc, de la corne de rhinocéros, d'antilope, du cachou, du cinabre, de l'ambre, du calambac, de la racine d'aucklandia, du bois de santal blanc ; le tout devant être d'abord plaqué or puis réduit en poudre, transformé en pilules par adjonction de lait de femme et, pour finir, avalé avec du jus de poire (une seule prise à la fois, recommandaient les manuels de pharmacologie¹⁰).

Ce fut une autre marchandise d'importation – en l'occurrence le tabac du Nouveau Monde – qui conduisit à l'habitude de fumer l'opium. Introduite en Chine à un moment qu'on peut situer entre l'année 1573 et l'année 1627 (vers la même époque que l'arachide, la patate douce et le maïs), l'habitude de fumer le tabac se répandit dans tout l'empire vers le milieu du xvii^e siècle. Quand les Qing s'établirent en Chine après 1644, la dynastie multiplia anxieusement les tentatives de la bannir comme « un crime plus détestable même que celui de négliger le tir à l'arc » : fumeurs et vendeurs risquaient d'être condamnés à une amende, au fouet et même à la décapitation¹¹. Mais aux environs de 1726, le régime renonça à la lutte contre l'addiction tabagique considérant qu'elle n'en valait pas la peine, de vastes champs de tabac se balançant au vent au pied même des remparts de la capitale. D'autant plus que vers le début du xviii^e siècle, une nouvelle et merveilleuse découverte avait atteint la Chine depuis Java,

à bord des navires chinois qui faisaient la navette entre les deux pays : le tabac était encore meilleur quand on le mettait d'abord à tremper dans un sirop d'opium (apporté principalement par les bateaux de commerce portugais). La première étape de cette découverte fut la dernière conquête des Qing, à savoir Taïwan ; de là, elle gagna la bordure maritime du continent, puis l'intérieur des terres.

Ce fut parce qu'on pouvait le fumer que l'opium gagna les faveurs des consommateurs chinois. Cela constituait une activité conviviale, nécessitant un certain savoir-faire et réservé à un public de connaisseurs (avec ses pipes sculptées dans le jade, l'ivoire ou l'écaille de tortue et serties de pierres précieuses, ses lampes d'argent pour chauffer et préparer la drogue, ses beaux divans de bois de santal rouge, sur lesquels les consommateurs s'étendaient). Il convient d'ajouter que le fumeur d'opium risquait moins sa vie que ceux qui le mangeaient ou le buvaient : près de 80 à 90 % de la morphine se perdait dans la fumée de la pipe ou était exhalée. Pendant la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, l'habitude de fumer l'opium fit partie intégrante de la culture chinoise : activité chic d'après repas ; agrément essentiel du commerce des prostituées de haut vol ; élément indispensable de l'art de recevoir ; délassément préféré de l'empereur et de sa maison, loin des pressions de la vie à la Cour¹². Loin des repaires crapuleux du stéréotype dickensien, les fumeries d'opium pouvaient être des établissements salubres, voire luxueux (plus proches de l'ambiance « intime d'un petit bar » de grand hôtel, comme fut surpris de le constater Somerset Maugham en 1922¹³ – date à laquelle l'opiomanie chinoise était installée dans l'âge adulte), où des groupes d'amis s'assemblaient pour s'offrir le plaisir de fumer une ou deux pipes dans une atmosphère courtoise en buvant du thé et en mangeant des bouchées à la vapeur.

Vers le début du XIX^e siècle, les fumeurs commencèrent à se passer du tabac – peut-être parce que l'opium pur coûtait plus cher et conférait donc un statut social plus prestigieux. À peu près au même moment, grâce au contrôle de qualité exercé par les maîtres sourcilleux de l'Inde britannique

(lesquels avaient établi dès 1793 un monopole de la production d'opium au Bengale), le produit devint plus sûr, cessant d'être régulièrement souillé par la présence de sable ou de crottin de cheval. Fumer l'opium était une activité dispendieuse, convenant parfaitement à qui souhaitait montrer qu'il jetait l'argent par les fenêtres. Chaque étape du processus participait d'un rituel coûteux, raffiné et prolongé : acquisition des accessoires, tout un attirail d'un goût exquis ; apprentissage compliqué de l'art de préparer une pipe et de la fumer (amollir la sombre boulette d'opium jusqu'à en faire un caoutchouc caramélisé, l'introduire dans le trou ménagé au sommet du fourneau de la pipe, puis tirer lentement, régulièrement, sur la pipe pour aspirer la morphine à l'état gazeux) ; douce hébétude résultant de la consommation du narcotique. Les meilleures familles franchissaient un pas supplémentaire dans l'ostentation de leurs richesses en s'attachant les services d'un maître de cérémonie chargé de préparer leurs pipes. Cette histoire d'amour entre l'empire et l'opium peut se lire dans les objets magnifiques que l'on manufacturait pour la consommation de la drogue, dans les chansons que les amateurs composaient en l'honneur de cette lourde mélasse, objet de leur désir, mais aussi bien dans les simples statistiques. En 1780, un bateau de la Compagnie britannique des Indes orientales ne parvenait pas à rentrer dans ses frais sur un unique chargement d'opium transporté jusqu'à Canton. Soixante ans plus tard, en 1839, les importations dépassaient les 40 000 caisses par an.

Il convient de souligner encore un trait concernant l'opium tandis qu'il s'imposait peu à peu dans la Chine des XVIII^e et XIX^e siècles : son commerce avait été mis hors la loi à partir de 1729. On ne sait trop comment, au long du siècle qui suivit, il se mua en un prestigieux produit de contrebande, acheté, vendu et prisé par les meilleurs sujets de l'empire (ainsi que par certains des pires). Le point de vue de la Chine contemporaine sur l'opium le transforme en un poison moral imposé à d'innocents Chinois sans défense par de malfaisants étrangers. La réalité fut celle d'une collusion plus troublante.

Quand les Britanniques commencèrent à pratiquer ce commerce à la fin du XVIII^e siècle, ils soutinrent qu'ils se contentaient de fournir un service : de satisfaire et non de créer une demande. Ces commerçants se donnaient beaucoup de mal pour convaincre leurs auditoires dans la mère patrie qu'il s'agissait de l'activité la plus honorable à laquelle on pût se livrer en Extrême-Orient. Investir dans l'opium, suggéra chaleureusement William Jardine à un ami d'Essex, était « la forme de spéculation la plus sûre et la plus digne d'un gentilhomme que je connaisse¹⁴ ». Tel était peut-être le cas vu d'East Anglia. C'était aussi un moyen de s'assurer sans se salir les mains une source de revenus en Inde pour les employés de la Compagnie des Indes orientales qui n'avaient pas à s'occuper de l'opium au-delà du palais du gouverneur à Calcutta, laissant le sale boulot aux marchands britanniques et indiens, puis chinois, qui se chargeaient de faire parvenir la drogue jusqu'à la côte chinoise puis dans l'intérieur des terres. « Du commerce de l'opium, l'honorable compagnie tire depuis des années d'immenses profits, énonce un texte datant de 1839 sur le sujet, grâce auxquels le gouvernement et la nation britanniques ont aussi récolté d'innombrables avantages politiques et financiers. L'inversion de la balance des paiements du commerce entre la Chine et la Grande-Bretagne en faveur de cette dernière a (...) contribué directement à l'entretien du vaste tissu de la domination britannique en Asie (...) et procuré à la nation un revenu de six millions de livres par an sans appauvrir l'Inde¹⁵. »

Examiné de plus près, il semble toutefois que le commerce de l'opium ait été nettement moins respectable que ses principaux partisans britanniques aimaient à le faire croire. Jardine et Matheson, les deux doyens du commerce de l'opium à Canton (et qui se distinguèrent par leur sinophobie belliciste pendant les années 1830), pouvaient bien s'échiner à convertir leur argent en respectabilité, leurs origines n'étaient pas précisément celles de gentilshommes. Né dans une ferme d'Écosse en 1784, Jardine perdit son père à l'âge de neuf ans ; adolescent, il suivit tant bien que mal les cours de l'école de

médecine d'Édimbourg grâce au soutien de son frère aîné. Il se familiarisa avec le commerce des Indes orientales à bord du bateau où il s'engagea comme médecin de bord : le salaire n'était pas mirifique (dix livres par mois), mais le poste présentait l'avantage d'offrir l'occasion de pratiquer des à-côtés commerciaux – les officiers avaient droit à deux tonnes de marchandises personnelles à acheter ou à vendre. Jardine eut tôt fait d'apprendre à en tirer le meilleur parti. Lors de sa seconde traversée, il perdit ses quarante livres de salaire parce que le bateau et son chargement, en partie détruit par un typhon qui s'abattit sur Canton, fut ensuite abordé par un vaisseau de guerre français ; après quoi Jardine se retrouva prisonnier de guerre. Il put néanmoins retirer environ 175 livres de la vente de ses propres marchandises qu'il avait eu la sagesse de faire expédier depuis Bombay vers la mère patrie par un autre navire. Dès 1818, il sauta le pas et se consacra aux affaires, accédant au poste d'agent auprès d'une maison de commerce privée en Inde, puis, en moins d'un an, passa au commerce de l'opium avec Canton¹⁶.

Le trajet qui conduisit Matheson au commerce fut moins mouvementé. L'influence de sa famille dans les affaires lui valut de faire son apprentissage chez des marchands de la Compagnie des Indes orientales à l'âge de dix-neuf ans, sitôt après la fin de ses études à l'université d'Édimbourg. Une fois arrivé en Asie, la décision de se livrer au commerce de l'opium ne nécessita pas de longues réflexions, les importations d'opium en Chine ayant doublé entre 1800 et 1820. Loin d'être un choix moralement irréprochable, la décision de faire commerce de l'opium n'était pas non plus, contrairement à ce que prétendent les historiens contemporains en République populaire de Chine, pour les commerçants britanniques, le résultat d'un complot destiné à faire des populations de l'empire chinois des esclaves de la drogue ; ce n'était qu'une réaction cupide et pragmatique au déclin des ventes d'autres biens d'importation britanniques (pendules, montres, fourrures). « L'opium est comme l'or, écrivait en 1818 le premier associé de James Matheson, Robert Taylor. Je puis le vendre à tout moment¹⁷. » Mais cette affirmation

elle-même n'était pas tout à fait vraie : la campagne désordonnée que l'État Qing mena contre la drogue pendant les premières décennies du XIX^e siècle, ajoutée à la surproduction opportuniste de cette dernière en Inde, rendait en effet les marges bénéficiaires follement variables. Avant que Matheson ne connaisse un meilleur succès en s'associant avec Jardine en 1825, il avait à deux reprises été au bord de la ruine à Canton, suite à l'inflation de ses activités dans l'opium. Seule une nouvelle et imprévisible remontée des prix, accompagnée d'une audacieuse tentative d'étendre le commerce au long de la côte orientale, l'avait sauvé.

La gestion de ces affaires n'allait pas non plus sans risques physiques : venu présenter une requête écrite à la porte par laquelle transitaient les communications officielles des étrangers de Canton, Jardine reçut (sans avoir l'air de s'en apercevoir) un grand coup sur la tête, ce qui lui valut le surnom chinois qu'on pourrait traduire par « Vieux Rat au Crâne de Fer ». Jardine et Matheson étaient l'un comme l'autre bien trop pressés de gagner de l'argent pour perdre du temps à se donner l'image d'aimables gentilshommes spéculateurs : on raconte que Jardine n'avait qu'un seul siège dans son bureau – le sien – afin de décourager ses visiteurs de se montrer trop loquaces. Mais une fois sa fortune faite, il oublia apparemment tout cela, pour se faire le propagandiste enthousiaste de la tranquille sécurité de ses activités qu'il décrivit comme « le commerce de loin le plus sûr en Chine¹⁸ ». (Et ce en 1840, alors qu'au cours des deux années écoulées, le gouvernement Qing avait commencé à faire exécuter publiquement les contrebandiers chinois d'opium devant les factoreries des étrangers, avait emprisonné les commerçants britanniques dans les limites de Canton, détruit leurs stocks, et les avait chassés du continent jusqu'aux limites de ce rocher stérile qu'était Hong Kong.)

Cependant, l'argent de l'opium finit bel et bien par faire d'eux des gentilshommes : d'abord de Jardine, qui rentra à Londres en 1839, où il devint, auprès de Palmerston, conseiller militaire aux affaires chinoises avant de se faire élire, sans adversaire, en 1841, à la Chambre des Communes. (À vrai

dire, il ne parvint pas à dissiper tous les doutes qui planaient sur son passé. Ainsi, dans *Sybil*, Disraeli le présente-t-il sous un déguisement transparent : « Un Écossais, riche comme Crésus, un certain Mr. Druggy, qui vient de rentrer de Canton, avec pour un million d'opium dans chaque poche, dénonçant la corruption, et beuglant en faveur du libre-échange¹⁹. ») Quand Jardine mourut d'un œdème pulmonaire un an après le traité de Nanjing qui mettait fin à la Guerre de l'opium, il transmit son siège de député et la direction de la compagnie à Matheson, qui ne tarda pas lui-même à prendre sa retraite, acheta pour un demi-million de livres l'île de Lewis dans l'archipel des Hébrides, et s'inventa un personnage de hobereau bienveillant versé dans les œuvres charitables. L'inscription (composée par son épouse) qui figure sous le buste posthume de marbre blanc du grand homme contemplant fièrement l'Atlantique depuis le parc du château de Storneway à Lewis est véridique et raconte bien son histoire : « Ce fut un enfant de Dieu, vivant manifestement sous l'influence du Saint-Esprit : "C'est bien, bon et fidèle serviteur." (Matthieu, XXV, 21). (...) [Il] demeura longtemps à Canton et à Macau [*sic*] et fut l'un des fondateurs de l'éminente maison Jardine, Matheson & Cie. Au cours de cette association avec Mr. Jardine, la compagnie acquit une grande réputation d'honneur, d'intégrité et de somptueuse hospitalité qui en fit un passeport pour tous ceux qui pouvaient se réclamer de son nom partout en Asie. »

Le commerce de l'opium s'efforça aussi de tirer un semblant de respectabilité de son association avec les missions, les deux entreprises dépendant l'une de l'autre – les commerçants du savoir linguistique des hommes de Dieu, ces derniers de la possibilité de voyager en remontant la côte vers le nord à bord des bateaux marchands. (À partir de 1842, bien sûr, les missionnaires tireraient parti de la Guerre de l'opium pour s'engouffrer dans l'« ouverture » de la Chine par cette dernière.) Il semble bien que le sentiment d'une contradiction entre drogue et foi n'ait guère existé dans l'esprit des commerçants qui remportaient les plus grands succès dans leurs entreprises : « Me suis employé à livrer en toute hâte »,

note dans son journal en date du 2 décembre 1832 un trafiquant dévot, James Innes, à l'occasion d'une mission audacieuse le long de la côte orientale jusqu'à Fujian. « Pas eu le temps de lire la Bible²⁰. » Nul n'incarna cette collaboration mieux que Karl Gützlaff, missionnaire poméranien puis, par la suite, agent de l'occupation de la Chine par les Britanniques (« court sur pattes, carré (...), doté d'un regard sinistre », à en croire le portrait que dresse son cousin par alliance), qui bénéficia d'une carrière à la solde des intérêts de l'opium à la fois variée et rémunératrice (mais ne se prolongea guère : il mourut en 1851, neuf ans seulement après le traité de Nanjing, de la déception qu'il éprouva en découvrant l'existence d'une fraude à grande échelle parmi ceux qu'il avait convertis²¹). « Mais nous souhaitons sincèrement, écrivait Jardine la première fois qu'il lui écrivit pour s'attacher ses services en 1832, que vous ne nuisiez en rien à l'objet grandiose que vous avez en vue en vous montrant intéressé à ce que beaucoup considèrent comme un trafic immoral alors qu'un tel trafic est absolument nécessaire pour conférer à tout vaisseau une chance raisonnable (...). Plus profitable sera l'expédition, plus nous serons en mesure de mettre à votre disposition une somme qui pourra ensuite être employée utilement à l'avancement du grandiose objet que vous avez en vue, ainsi qu'à votre réussite, qui nous tient profondément à cœur²². »

L'argument était bien fait pour porter car, dans l'esprit de Gützlaff lui-même, la chose était vraiment aussi simple : le commerce (par tout moyen) et le christianisme allaient de la main dans la main. « Nos relations commerciales, déclarait-il avec autorité aux lecteurs britanniques en 1832 dans une description de la Chine qui exerça une certaine influence, reposent pour le moment sur une base de nature à garantir la poursuite du commerce côtier. Nous espérons que cela pourra tendre en dernier ressort à l'introduction de l'Évangile pour laquelle de nombreuses portes sont ouvertes²³. » Pratiquant avec la même maîtrise l'auto-suggestion et les dialectes de la Chine du Sud-Est (à tel point qu'il passait auprès des natifs de la région pour un Chinois « fils des Han »),

on lui offrait plus d'emplois d'interprète qu'il n'en pouvait occuper : « Je donnerais bien 1 000 dollars pour trois journées de Gützlaff », soupirait Innes pendant son voyage à Fujian²⁴. Les expéditions pendant lesquelles Gützlaff remontait la côte vers le nord lui fournissaient l'occasion d'atteindre des convertis potentiels, qu'il sermonnait – quand l'envie lui en prenait – à propos de leurs horribles coutumes de joueurs idolâtres, vaniteux, fumeurs d'opium et ainsi de suite. Ses textes de propagande religieuse étaient débarqués en même temps que les caisses d'opium, rencontrant – à l'en croire – plus d'un « lecteur enthousiaste et reconnaissant²⁵ » (encore que l'usage réel de ces précieuses feuilles de papier – rebouchage de trous dans les murs, peut-être, ou fonction tout autre qu'on préfère ne pas imaginer – doive nous demeurer à jamais inconnu). Ajoutons qu'il ne possédait pas seulement des talents d'interprète et de prêcheur : quand six navires officiels tentèrent d'empêcher des trafiquants d'opium chinois d'aborder un bateau de la compagnie Jardine-Matheson, « le Docteur Gützlaff, revêtu de son plus bel habit, (...) leur rendit visite (...). Il exigea leur départ immédiat en les menaçant de destruction s'ils s'avisèrent de revenir jeter l'ancre dans nos parages. Ils appareillèrent immédiatement, disant qu'ils s'étaient ancrés là par erreur dans l'obscurité, et nous ne les avons jamais revus²⁶. »

À ceux qui s'activaient en première ligne – capitaines des bateaux européens et distributeurs chinois –, le commerce apportait un mélange de prestige, de profit et de risque. À compter des années 1820, les conditions rigoureuses de navigation des routes commerciales de la drogue avaient donné naissance à l'agile clipper de l'opium qui ne tarda pas à supplanter les lourds navires de charge de la Compagnie des Indes orientales, baptisés Indiamen, par sa capacité à louvoyer dans la mousson et par sa grande vitesse, « fendant les flots comme un poignard, avec (...) ses mâts inclinés et son étrave effilée cabrée comme la tête d'un lévrier dans sa course²⁷. » Les officiers des navires de l'opium étaient bien payés : pour raccourcir la durée des traversées, commander des hommes prompts à se mutiner, et combattre des pirates. Il fallait être

prêt à affronter une violence prévisible : celle de la marine de guerre Qing, celle des bandits des mers, celle de leurs propres équipages. Les pirates de la région (appelés en chinois « frelons de l'océan ») étaient les principaux responsables de la terreur – depuis les petits bateaux de pêche, qui ajoutaient à leurs revenus en se livrant à des rapines quand l'occasion s'en présentait, jusqu'à de véritables flottilles plus professionnelles. En 1804, l'enclave portugaise de Macao faillit tomber sous l'assaut d'une flotte de soixante-dix navires de ces pirates.

Outre les armes à feu conventionnelles, ils utilisaient toutes sortes de choses dans les combats, comme ces pots à feu (pots de terre cuite emplis d'un mélange de poudre à canon et d'alcool chinois) qu'on allumait avant de les lancer contre les navires marchands, et dont l'épaisse fumée ainsi produite aveuglait les équipages. Les affreuses conditions de vie des pirates (bateaux grouillant de rats qu'ils « encourageaient à se reproduire pour les dévorer comme des mets de choix », ainsi que le raconte un prisonnier dans ses mémoires) et la certitude d'être mis à mort s'ils étaient pris les rendaient particulièrement féroces avec leurs prisonniers : un capitaine mourut en 1795 après avoir passé plusieurs jours ligoté nu sur le pont, ne recevant de temps à autre qu'un peu d'eau et de riz. Cette violence n'avait d'ailleurs pas de caractère racial : les habitants des côtes étaient parfois victimes de traitements pires encore. Un officier de la marine chinoise capturé par des pirates fut ainsi soumis, vivant, au traitement suivant : « On lui ouvrit les entrailles pour en arracher le cœur, qu'on mit ensuite à mariner dans l'alcool avant de le manger²⁸ ».

Mais les marchands étrangers du début du XIX^e siècle n'avaient qu'un rôle partiel à jouer : la distribution dans l'intérieur du continent était effectuée par des contrebandiers indigènes – Chinois, Mandchous, musulmans. Les clipper faisaient voile jusqu'à Lintin, petite île sans intérêt située à un tiers du trajet de Hong Kong à Canton. Là, ils transbordaient leur chargement sur de vieux bateaux désarmés servant d'entrepôts flottants. De longues et minces embarcations de contrebande chinoise – connues sous le surnom de « Millepattes », « Crabes fonceurs » ou « Dragons rampants »

et menées par vingt à soixante-dix rameurs armés jusqu'aux dents – abordaient ces entrepôts pour être chargés de l'opium correspondant aux commandes des factoreries de Canton. Pour parvenir jusque-là, la drogue pénétrait dans le système circulatoire de l'empire : le réseau de petites voies d'eau qui quadrillait la côte sud et menait jusqu'à Canton proprement dit – mêlée à des quantités de marchandises plus anodines, sous des ballots d'étoffe, dans des cercueils. À chaque étape, il y avait des emplois pour les indigènes comme courtiers, courriers et changeurs (les « sarafs » chargés de détecter les fausses pièces d'argent) à bord des vaisseaux européens et payés par ces derniers. Ainsi que pour les rudes Tanka, rameurs qui faisaient filer Millepattes, Crabes et Dragons à la force des bras ; pour les contrebandiers qui faisaient passer la drogue jusqu'au rivage ; pour les entremetteurs cantonnais ; pour les propriétaires des fumeries d'opium, des restaurants, des maisons de thé et des bordels.

Et chacune de ces étapes supposait que les fonctionnaires détournent pudiquement les yeux – ce que la plupart d'entre eux faisaient complaisamment, même quand les traces du trafic abondaient autour d'eux. L'une des relations de Matheson à Calcutta l'exprime assez heureusement, s'émerveillant ironiquement que les clippers de l'opium « soient parvenus à commercer. Un navire gréé et armé à l'europpéenne n'a qu'à se montrer pour donner aussitôt l'alerte et constitue une information utile pour tous ceux qui l'aperçoivent. (...) Il suffit d'imaginer des Chinois qui s'aventureraient à faire la contrebande du thé sur les côtes d'Angleterre à bord d'une jonque²⁹. » En général, rien d'autre n'était requis pour livrer de l'opium qu'une somme en espèces agrémentée parfois d'un rien de double langage. Avec un peu de chance, le consignataire se voyait simplement exiger par le mandarin responsable un pot-de-vin par caisse d'opium – comme une sorte de taxe, comme si le chargement était aussi anodin que le coton ou la mélasse. Moins chanceux, il devait d'abord subir un sermon sur les aspects délétères du commerce de l'opium, ou parfois une lecture du plus récent édit de l'empereur sur le sujet, pour se voir ensuite autoriser à offrir le pot-de-vin. Mais la

connivence – à cause du profit qu'on pouvait en attendre – paraît bien avoir été la règle fondamentale : une mission d'exploration commerciale de la Compagnie des Indes orientales le long de la côte nord de la Chine, en 1832, rencontra partout la même déception du fait que le navire, le *Lord Amherst*, avait négligé d'apporter de l'opium³⁰.

Une fois que les clippers avaient été déchargés en toute sécurité et s'apprétaient à reprendre la route de l'Inde, et à ce moment seulement, la marine de guerre Qing, ainsi qu'un observateur le notait avec une ironie mordante au milieu des années 1830, se lançait enfin dans un simulacre de poursuite : « On voit vingt à trente jonques de guerre se traîner dans leur sillage (...). Jamais assez près pour être à portée de canon, et si jamais, en manière de plaisanterie, l'un des clippers réduit son allure afin de leur permettre d'approcher, jamais les jonques n'acceptent cette invitation, se tenant au contraire à distance respectueuse (...). Ensuite, une proclamation est adressée à la nation tout entière, faisant savoir que "la flotte impériale de Sa Majesté céleste, après un combat acharné, a mis les Fan-gui [diables étrangers] en déroute, et leur a administré une telle correction qu'ils n'oseront plus jamais se montrer sur nos côtes"³¹. » Ainsi, concluait un marchand américain des années 1830, « poursuivions-nous nos activités moralement répréhensibles avec une suprême indifférence, vaquant à nos affaires, amarrant nos bateaux, descendant à terre, faisant de bons repas, et les années défilaient, aussi heureuses qu'il était possible³². »

Depuis sa porte d'entrée au sud, l'opium de Canton parvenait jusqu'aux confins septentrionaux de l'empire : accroché à la palanche des petits colporteurs ou à dos de chameau ; voyageant dans les caravanes des marchands du Shanxi et du Shaanxi jusqu'au Xinjiang ; dans les bagages des candidats aux concours, âprement disputés, d'entrée dans la fonction publique métropolitaine de Pékin. Partout, pour ainsi dire, où les emmenaient leurs voyages, les sujets de l'empereur emportaient avec eux de l'opium s'ils avaient le moindre capital à investir. En 1793, John Barrow – contrôleur de la première ambassade britannique en Chine – avait noté que le

prix de l'opium en restreignait l'usage au public « opulent³³ ». Dès les années 1820, l'usage avait commencé à descendre dans l'échelle sociale. « Cela avait débuté avec les riches, écrit un lettré du Sud-Est dans ses souvenirs de la décennie, puis les classes inférieures se mirent à les imiter³⁴. » Les dimensions et la diversité du marché de l'opium dans la Chine du XIX^e siècle transparaisent dans la variété des termes qui existaient pour désigner la drogue : *yapian* (emprunté aux langues occidentales dès la dynastie Ming, voire plus tôt encore), le terme en usage courant aujourd'hui, peut se comprendre littéralement comme « tranches de corbeau » – sans doute en référence à la noirceur de l'opium préparé. Mais précédemment, l'allusion avait déjà transparu dans des termes tels que *diyējia* (probablement simple translittération d'un terme grec désignant une mélasse opiacée), *yingsu* (millet en pot – à cause de la ressemblance des grains de pavot avec ceux du millet), *mí'nang* (sacs de millet) et *wuxiang* (parfum noir). D'un bout à l'autre du XIX^e siècle, *yapian* coexista avec une ribambelle d'autres termes : *afurong* (littéralement, pavot), *datu* ou *xiaotu* (grosse boue ou petite boue), *yangtu* (boue des mers occidentales), *yang yan* (fumée des mers occidentales), *yang yao* (médicament ou tonique des mers occidentales). Le préfixe *yang*, soit dit en passant, ne dénotait ni peur ni méfiance de l'étranger, mais faisait au contraire partie d'une manie en pleine expansion, pour toutes les choses coûteuses et difficiles d'accès provenant de l'étranger : « Les choses venues de l'étranger sont les plus à la mode à présent, fait observer un essayiste vers le milieu du XIX^e siècle. Cuivre, porcelaine, peinture, toiles de lin et de coton d'origine étrangère, la liste serait infinie³⁵. » Quand le parti communiste – tout en dénonçant publiquement ses rivaux, les nationalistes, et les impérialistes occidentaux qui tiraient profit du commerce de la drogue – se mit à cultiver l'opium pour joindre les deux bouts dans le nord-ouest de la Chine au début des années 1940, il donna naissance à deux nouveaux euphémismes : « produit spécial » et parfois « savon »³⁶.

À la veille de la Guerre de l'opium, l'empire ne se contentait plus d'importer cette drogue étrangère appréciée et d'en